

Vanité des vanités (Qohélet 1,2)

Mes chers amis,

Au temps de mes études de théologie à Fribourg, en Suisse, j'ai connu un professeur à la fois savant et original: le père Bochenski. Cet éminent professeur de philosophie parlait une dizaine de langues, circulait en auto avec une Jaguar et parcourait l'Europe en campeur motorisé pendant ses vacances d'été. Pour vous donner la mesure du personnage, à 70 ans, le brave Père dominicain s'était inscrit à un cours de pilotage d'avion privé. Si la Jaguar ne faisait pas l'affaire, il prenait son avion pour aller donner ses conférences. Un personnage inclassable, à la fois adulé et redouté. Sur le bureau de la chambre qu'il occupait dans son monastère, il avait placé un crâne qui lui servait de cendrier; au-dessus de ce crâne, il avait écrit un verset tiré de la Bible hébraïque : *Havel avelim, hakol havel*. « Vanité des vanités, tout est vanité. » (Qo 1,2)

Vanité des vanités

L'Ecclésiaste (ou Qohélet comme on l'appelle communément aujourd'hui) était un philosophe. Une espèce de prédicateur qui vivait à Jérusalem, 400 ans avant J.-C. On le sent imbu de la sagesse hellénistique, mais il se définit lui-même comme un Juif de la descendance de David. C'est lui qui a écrit ces paroles connues par un large public : « Il y a sur la terre un temps pour chaque chose: un temps pour planter et un temps pour cueillir; un temps pour rire et un temps pour pleurer », écrit-il.

Qohélet a tout connu de la vie: la richesse, la pauvreté, l'amour, la haine. Arrivé à un certain âge, il porte un jugement plutôt sombre sur la vie. Il con-

clut néanmoins que « tout est vanité. » Sans la foi, tout se résume à du vide, du vent, de la futilité. Pas besoin d'avoir atteint 70 ans pour réaliser parfois la vacuité de la vie. La langueur, la monotonie, les vacances trop vite passées, la souffrance ou la maladie ont parfois raison de notre résistance ou de notre enthousiasme juvénile.

Pour comprendre la sagesse de Qohélet, il est utile de mettre ses propos en regard de la lettre aux Colossiens et de l'Évangile du jour. Saint Paul nous dit de « rechercher les réalités d'en-haut » et Jésus nous avertit de ne pas vivre comme des insensés, préoccupés seulement à ramasser des biens matériels. « Tu es fou. Cette nuit-même, tu vas tout perdre ! » En réunissant ces trois textes, je retiens l'idée suivante : distinguer l'essentiel de l'accessoire. Pour cela, il faut d'abord acquérir une grande liberté intérieure.

Nous naissons esclaves, mais nous nous libérons progressivement. Nous sommes enfermés dans une cage à plusieurs verrous, comme dans « Fort Boyard », l'émission télévisée d'autrefois. Il faut plusieurs clefs pour déverrouiller notre cage. La première clef de notre libération, c'est la parole. Une langue bien apprise est une clef vers la liberté. La parole est une clef de libération, car elle permet la communication.

La deuxième clef de notre libération vient de la domination de ses instincts. Un enfant n'est pas capable d'attendre. Son instinct de survie l'amène à crier, à hurler juste pour boire ! Voilà pourquoi

saint Paul recommande aussi de savoir dominer ses passions.

« Débarrassez-vous de tout ce qui s'appelle débauche, impureté, désirs mauvais, appétit de jouissance, etc. » Que de gens sont la proie de leurs passions !

Ce fut un Vaisseau d'Or,
dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors
que les marins profanes,
Dégoût, Haine et Névrose,
entre eux ont disputés.

Sous ces vers d'Émile Nelligan, un grand poète canadien, chacun pourrait identifier le mal qui le ronge; chacun pourrait identifier l'un ou l'autre des péchés capitaux qui le handicapent.

Dans l'Évangile, Jésus indique une autre prison: les biens matériels. « La vie d'un homme ne dépend pas de ses richesses. » Les biens matériels sont d'une grande utilité; ils peuvent aussi nous rendre esclaves.

Un été, j'avais fait du camping avec une simple tente et un sac de couchage. Sur une route étroite, j'ai suivi pendant des kilomètres un gros motorisé. C'était une maison sur roues, long à n'en plus finir, avec des parties escamotables qui s'ouvrent comme les soufflets d'un accordéon. Ce genre de véhicules sont équipés d'une cuisinette, d'un frigo, d'une toilette, d'une douche, d'une TV, d'un bar et d'au moins deux chambres à coucher. Il ne manque que la piscine creusée ! Sur le toit du motorisé, un canot. Derrière le motorisé, on avait attaché une auto et derrière l'auto, quatre vélos. *Full equipped*, comme on dit. On aurait dit un gros escargot qui avançait lentement. C'est ça la liberté ?

Ce soir-là, j'ai mangé ma soupe bien avant mes voisins qui ont eu de la peine à se trouver une place pour stationner...

À ces gens qui vivaient à sécurité maximale, j'avais envie de crier : « *Mes amis, slaquez un peu la poulie !* »

Une autre prison et non des moindres, c'est la prison psychologique. La domination de ses émotions est une conquête lente et laborieuse. Combien de gens ont tellement peu confiance en eux-mêmes qu'ils vivent dans une véritable prison. Ils sont comme le penseur de Rodin : sphinx replié sur sa propre définition. Ils sont incapables de voir du bien chez les autres, incapables de dire merci, incapables même de dire à quelqu'un : « Je t'aime. » Le poète helvétique Ramuz a bien résumé cette prison psychologique par ces mots d'un jeune homme à propos de sa fiancée : « Je l'aimais tant, que plus d'une fois, j'ai failli le lui dire ! »

Que de gens se rendent au bout de leur vie sans jamais avoir osé quoi que ce soit ! Ils se sont enfermés dans une routine désespérante, attendant la fin du monde depuis le jour de leur naissance ! Ils sont la proie de deux démons qui les bâillonnent; deux démons dont l'un s'appelle « Aquabon » et l'autre « Ksésamsak ».

Le plus étonnant dans tout cela, c'est la constatation que nous n'aimons pas la liberté. Nous la crions sur tous les toits, nous l'appelons de tous nos vœux, mais nous n'aimons pas la liberté. Elle nous fait peur. Nous préférons vivre à sécurité maximale. La liberté a comme prix la confiance. « Vanité des vanités, tout est vanité. »

Vu sous un certain angle, c'est vrai que tout est vain. Pour échapper à cette vacuité, il importe de mettre de la qualité dans ce qu'on vit et c'est la foi qui donne cette qualité. A ce moment-là, même les plus petits gestes prennent valeur d'éternité. Amen.

Gérard Blais, marianiste